

«Reprises» Mélanie Berger

Exposition
09 mai
— 15 juin 2025
Entrée libre,
du mercredi au samedi
de 14h à 18h00
et sur rendez-vous

^
< ateliers >
vortex

Affinités électives

«Reprises» est le titre choisi par Mélanie Berger pour son exposition aux Ateliers Vortex. Ce choix n'est pas anodin, il contient l'élan cyclique qui innerve la production, la sélection d'œuvres et leur mise en espace. En préparant l'exposition, l'artiste a trié des dessins anciens et elle revient à ses amours passés du crayon de couleur et du trait. Quelques-uns sont remis en jeu aux côtés de techniques plus récentes, comme la peinture à huile ou le stick à huile. Un retour en arrière néanmoins tourné vers le renouveau, que l'artiste envisage comme une réparation. Les associations entre des œuvres et gestes originels et d'autres actuels s'opèrent par couture, par rapiècement.

Par ces reprises, le trait remonte à la surface. Parfois fugace, parfois plus insistant, il se déploie sur les papiers comme une écriture asémique qui y aurait été soufflée. Des signes graphiques emportés par un coup de vent qui se seraient déposés comme une fine poussière dans l'image. Indéchiffrable, le trait est gribouillé dans le sens noble du terme, un surgissement automatique, presque frénétique qui apparaît par saccade. Un certain plaisir du geste qui n'est pas sans rappeler celui de Cy Twombly. Sans tenir son rôle de délimitation et de structuration d'un paysage ou d'une représentation, le trait s'exprime plus qu'il ne raconte. Il ne nous guide pas dans une narration, mais au contraire nous laisse libre de voir apparaître des images, propres à chacun-e, dans l'informativité.



Cy Twombly
«Untitled»
Huile sur toile
1957

«Reprises» Mélanie Berger

La couleur revient également en force. Comme un outil, elle est utilisée non pour sa symbolique, mais pour sa force de construction. Les variations et superpositions de couleurs provoquent des vibrations et des tensions qui créent de la forme sans la délimiter. Affirmée par plusieurs passages successifs des pinceaux, la chromie pourrait sembler monolithique, mais c'est en réalité une chimie des couleurs, par leurs mélanges et dissolutions, qui s'est opérée. Avec des teintes dominantes, par exemple le jaune et ses infinies déclinaisons, l'artiste ouvre une nouvelle brèche dans sa peinture atmosphérique, vers des paysages vaporeux et flottants. Ici pourrait poindre une réminiscence de la sensation de flou des champs de colza en fleur qui défilent derrière les vitres d'un train. Un paysage que l'on parcourt mais qui nous est inaccessible. Dans la dominante jaune rehaussée par des sous-couches plus sombres, des auréoles accidentelles ou des taches perlantes, on retrouve les airs turnériens d'un «Going to the Ball - San Martino» (1846).

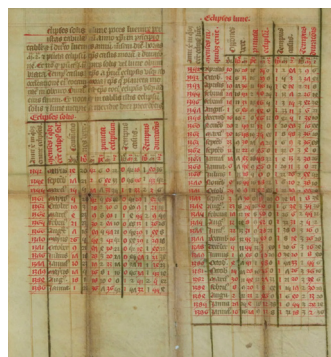


William Turner
«Going to the Ball
(San Martino)»
Huile sur toile
1846

Si lignes et couleurs se partagent des compositions chaotiques et cacophoniques, le tout est contenu par des arrêtes nettes et précises que sont les bords des papiers superposés. C'est ici que la sensibilité graphique de l'artiste agit. Ces bords sont comme les filets d'un document mis en page numériquement. Par chevauchement, Mélanie Berger génère des grilles qui structurent l'espace papier et ponctuent le temps de création. Papier, empilement et grilles sont aussi les dénominateurs communs de manuscrits médiévaux très singuliers.

par Andréanne Beguin

Aujourd'hui appelés les «Bat Books», il s'agit de livres de poche et de voyage, destinés à être accrochés à la ceinture. Le papier est très fin pour garantir la légèreté de l'objet, mais il est surtout plié. Une fois dépliés, les feuillets sont parcourus de traces et de traits qui se croisent avec celles des motifs calendaires. Les informations qui y sont rédigées sont doublement ordonnancées, prises entre ces lignes, tout comme le sont les jaillissements de Mélanie Berger dans sa stratification rectangulaire et verticale.



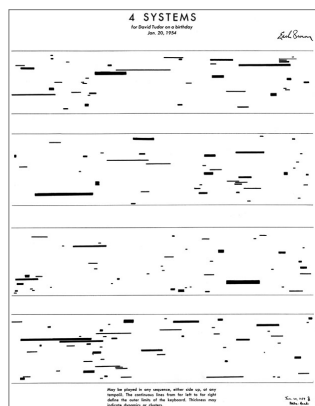
Tables des éclipses de soleil et de lune.
XIVe siècle



Calendarium de Pierre de Dacie
XVe siècle

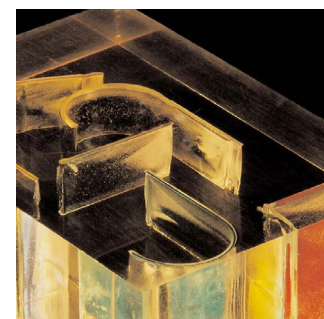
Cet agencement rectiligne est renforcé par l'utilisation de barres métalliques, sur lesquelles viennent s'accrocher les compositions. Placées à différentes hauteurs dans l'espace, elles évoquent à la fois des tirets mais aussi une portée. Entre les deux sont les partitions expérimentales de Earle Brown et particulièrement son «Four Systems». Le compositeur américain, qui se définissait lui-même comme un « designer de programme », contribue à redéfinir ce que l'on appelle la forme de l'œuvre. Pour lui, cette forme n'existe que dans l'action d'autrui. C'est précisément sur ce degré d'interprétation et de reconnaissance personnelle que Mélanie Berger parie. Sa musicalité est aussi véhiculée par l'importance des silences. Entre chaque œuvre au mur, des blancs et des respirations. Elle joue même

avec les angles et les alcôves du lieu d'exposition, par des détachements laissés vides, pour renforcer les effets de profondeur et l'articulation des différents plans.



Earle Brown,
«Four Systems»
1954

Réalisés au sol, puis relevés au mur, les dessins de Mélanie Berger s'apprentent à être suspendus. L'artiste pousse ainsi un peu plus loin encore sa spatialisation presque architecturale. Son geste d'accrochage in situ fait partie intégrante de sa pratique, car elle prend en compte la rencontre physique entre ses œuvres et les corps des visiteur·euses. Leur déambulation, les possibilités de recul ou au contraire d'intense rapprochement s'ajoutent à son attention portée à la lumière et aux reflets du lieu. Aux Ateliers Vortex, elle continue ses expérimentations de mise en espace vers toujours plus de légèreté. La finesse et la fragilité des papiers suspendus au mur ou dans l'espace seront soumises aux déplacements d'air induits par le passage des corps. Autant de frémissements qui rapproche le papier de la fibre textile, elle aussi ondulante. Le recours aux tissus en architecture permet justement de fragmenter les espaces, comme pour l'une de ses premières utilisations au Café Samt & Seide à Berlin, pensé en 1927 par Mies van der Rohe et Lilly Reich. Certains papiers, détachés du mur, nous offrent à voir leur envers. En tournant autour, on est happé par le double effet de la transparence.



Lilly Reich & Mies Van der Rohe,
«Velvet and Silk Cafe»
Women's Fashion Exhibition,
Berlin, Germany. 1927

Enfin dernière affinité élective, celle entre les réactions alchimiques des pigments, des huiles, des papiers et l'un des rares romans de Simone de Beauvoir, publié à titre posthume, et intitulé les Inséparables. L'écrivaine restitue en un récit la puissance de l'amitié, inspirée de sa relation fusionnelle avec Elisabeth Lacoin, décédée très subitement à l'âge de 21 ans. Malgré cette disparition soudaine, le roman atteste des empreintes que Zaza a laissé dans la vie et dans la philosophie féministe de son amie. Pour parler de ses dessins, Mélanie Berger se réfère à la métaphysique des flux. Elle voit ainsi les taches et les coulures comme des lieux d'échange et d'amitié. Superposés pendant le temps d'une exposition, ses dessins se marquent les uns les autres, s'impriment et s'imprègnent mutuellement. Puis séparés, associés à d'autres, ils accumulent et intègrent les traces de ces unions passées à d'autres compositions.



Elisabeth Lacoin, dite Zaza,
et Simone de Beauvoir
1928